

## L'aveu ou la voie insidieuse de la parole pour (se) raconter.....

Qu'est-ce qui pousse un écrivain de quarante deux ans à dévider son chapelet, à tirer un bilan de sa vie inachevée mais déjà bien plus intrigante qu'une aventure ?

L'auteur, c'est **Frédéric BEIGBEDER**, écrivain français d'origine béarnaise et collaborateur du mensuel GQ. Le livre-confession a pour titre « **Un roman français** », obtenu le prix Renaudot. Le 28 janvier de son ami, « Le Poète », est sniffer de la coke sur le capot commencement d'une prise véritablement la violence, la l'humiliation et l'abaissement Ce n'est pas la première fois expérience de la détention. d'une manifestation en faveur Gao Xingjian, prix Nobel de retenu pour une heure dans Cette fois il se sent privé de *pas d'être humilié* Après avoir été fouillé et criminel il se retrouve en compagnie de « *noceurs alcoolisés et de délinquants juvéniles* »<sup>91</sup>, livré à un sentiment d'angoisse très proche du suicide.



Le livre-confession a pour sujet, c'est un épisode 2008, Frédéric en compagnie arrêté parce que surpris à d'une auto. C'est le de conscience de ce que c'est terreur de l'isolement, extrêmes.

qu'il fait la mauvaise En mars 2004, à la suite de l'écrivain dissident chinois Littérature 2000, il a été une camionnette de la police. toute dignité. « *Je ne méritais publiquement* »<sup>271</sup>, écrit-il. photographié comme un

L'isolement dans une cellule obscure et abrutissante est, bien sûr, une réalité insupportable, mais il s'agit d'une émergence insolite dans le champ de l'existence. Non pas un prolongement du réel mais son complément possible, au sens où on ne saurait pas songer à un fait sans songer à l'ombre qu'il porte, à l'image qu'il reflète ou à l'écho qu'il produit. Car une réalité existentielle qui n'ait pas de reflet n'est qu'une idiotie. Celle que Frédéric vit pour 36 heures dans le Dépôt de Paris 8<sup>e</sup> laissera des traces profondes sur son caractère qui sera plus ombrageux et pèsera sur sa claustrophobie (la peur de mourir). La peur de rester en prison pour un temps indéfini le terrorise. Il ne peut croire que pour le simple usage personnel de stupéfiants il n'amènera pas sa fille et sa femme à Cénitz.

Ce qui le met énormément en colère c'est qu'une élite de procureurs dise, décrète et fixe une sentence au nom d'une justice qui du jour au lendemain le prive de la liberté élémentaire, primordiale, celle dont Chloé sait jouir, celle que les adultes devraient toujours défendre : la liberté de paresser, de vagabonder, de respirer et d'oublier que la vie est un bien provisoire.

Tragiquement seul, **BEIGBEDER** est victime d'un état de choc tellement désarmant qui le laisse sans défense. D'heure en heure, croît en lui la confusion identitaire et se multiplie le désir de sortir au plus tôt de ce piège à rats singulier, assez inédit.

Même le dialogue avec un policier, au lieu d'apaiser son malaise l'augmente considérablement. Non seulement Frédéric est destinataire d'un fort sentiment de culpabilité parce que consommateur habituel de drogue, mais l'agent va encore plus loin dans son

raisonnement captieux. Il attribue à Frédéric, en sa qualité d'écrivain, la responsabilité morale d'avoir représenté pour tant de jeunes un exemple en négatif. Il est de l'avis que toutes formes de désobéissance sont possibles, qu'on peut être contre tous et tout et que dans le métier des lettres peut y avoir la réaction, la révolution et tant de Fabrice à la recherche de Waterloo. Mais il retient qu'il est profondément fourvoyant et moralement déshonnête qu'un écrivain comme lui, lu et apprécié par beaucoup de gens, dessine le monde comme une sorte de machinerie brutale et incohérente, exhortant, par son geste déconcertant, à l'irrespect envers l'autorité et ses lois.



Frédéric trouve dans l'amnésie la seule évasion à sa condition de malheureux (est-ce crédible ?). Elle devient son tourment le plus lourd. Ou, peut-être, il croit être amnésique. L'horreur qu'il éprouve dans cette sorte de « *trou à rats* »<sup>101</sup> qu'est sa cellule, où fermer les yeux un instant est une utopie, redouble son mutisme. Son regret est de n'avoir jamais placé dans sa mémoire au moins le souvenir des années heureuses, quand il passait des périodes dans des pays exotiques à écrire, à noter dans des cahiers tout ce qu'il faisait dans la journée. Ce plaisir devient, ensuite, son obsession. Il confie à l'écriture la charge de garder son temps. Grâce à l'écriture il se crée un monde parallèle plus accueillant que le sien. Au point qu'il n'a pas la force d'arrêter de lire des romans par peur de perdre « *le bonheur d'être coupé du monde* »<sup>146</sup>. L'écriture est un filtre où il laisse passer la périlleuse liberté de créer, de manifester ses idées. Détenu dans un

« *placard répugnant* »<sup>182</sup>, sans lumière, sans la possibilité d'écrire, il se sent retenu comme otage, poursuivi et menacé dans sa profession d'écrivain. Il se demande si sniffer deux ou trois prises de coke est plus nocif que penser et écrire que le système de la justice en France nécessite d'une réforme. Certes, sa vie n'est pas aussi exemplaire que ses livres. Ses idées hétérodoxes lui valurent des attaques intolérables de la part de la presse qui ironise beaucoup sur sa dernière production littéraire. Mais il a toujours recherché la vérité, la connaissance n'étant que celle que tout écrivain est capable d'imaginer. Dans ses textes, en fait, Frédéric a exploré le monde des possibilités, individuuant derrière les dogmes les marges de la liberté qui vont se rétrécir terriblement si l'on n'intervient pas pour défendre nous-mêmes de l'arrogance de la pensée unique.

Pour la Justice il est l'infâme, l'impie désigné à punir, le bon vivant cultivé et bourgeois, fier de son héritage intellectuel. Pour le procureur la décision de Frédéric de se droguer sur la voie publique est un défi aux institutions, ce qui est intolérable et arrogant. On a la sensation que ce qui a profondément énervé le procureur ce n'est pas tant le geste en soi mais le conformisme, la frivolité, l'idée même d'une littérature qui s'auto-déclare civilisée, démocratique et surtout moralement inattaquable et qui prêche, par contre, la désobéissance comme valeur. Par surcroît, Frédéric est vu comme le représentant de l'humanité menacée. Il appartient aux deux espèces les plus dangereuses, l'intellectuel et l'écrivain, contre qui il est juste que l'État déclenche une guerre totale, au nom des valeurs qui exaltent la vie.

La vérité est que Frédéric BEIGBEDER n'est un subversif ni un réactionnaire. La sagesse ne lui appartient pas. Élevé dans une ambiance aisée et tranquille, il n'a pas « *le sens du combat* »<sup>113</sup>. BEIGBEDER est un libertaire anarchiste qui vit de sa plume et qui réagit parce que psychologiquement atteint car, en prison, c'est la survie qui est en jeu. D'où sa décision de lancer une grande campagne de sensibilisation sur la condition de vie de tant de refoulés qui assistent en silence à la défaite du bon sens et à la barbarisation des rapports interpersonnels à l'intérieur de l'univers carcéral. Ce qui lui est arrivé donne une énorme portée à son rôle d'écrivain. Il sait par avance que ce qu'il écrira pourra engendrer un tas de spéculations sur sa vie privée, mais il croit encore en la littérature, en sa capacité de représenter et de symboliser l'humain. Dedans, ses préoccupations sont personnelles et ordinaires, mais la répugnante expérience qu'il vit lui apprend qu'on écrit toujours pour quelque chose, pour défendre des valeurs piétinées et pour regarder aussi du côté des autres.

Ça n'empêche pas que Frédéric fasse une sérieuse réflexion sur les phantasmes d'une époque, les travers d'une civilisation ou les lieux communs qu'elle véhicule. A travers mille notations culturelles, mille petits faits, c'est son temps qui passe, ce sont les mentalités qui sont racontées plus justement que les chroniques journalistiques. Frédéric pénètre, ainsi, tous les mécanismes de son monde (sociaux et subjectifs) si bien qu'il en fait la matière même du conte.

En cet état de garde à vue, il ne reste à Frédéric que feuilleter les quelques pages de sa courte mémoire. Et par enchantement, du fond de l'oubli, resurgissent des bribes inédites de son récent passé, ses premières expériences au Lycée Montaigne avec les filles, les multiples déceptions à cause de sa timidité dont son impasse à déclarer sa discrète passion à Clarence, « *la brune avec une frange et un long nez* »<sup>108</sup>, ses rapports toujours tendus avec Charles, son frère aîné, « *dictateur splendide mais tempéré par l'autodérision* »<sup>198</sup>, qui exerça sur lui une influence bienfaisante.

Il revit un épisode de son enfance, quand, tout petit, il se promenait sur la plage de Cénitz, à Guéthary, et, accompagné de son grand-père maternel, « *fringant, bronzé et sportif* »<sup>33</sup>, il pêchait des crevettes. Il lui semble encore d'écouter la rumeur de l'eau qui l'avertissait de l'imminente arrivée de la marée et de respirer l'odeur intense des mûres qu'il recueillait au bord du chemin. Son grand-père Pierre sera pour lui une figure importante. Le petit accepte tout de lui, les bons conseils et aussi des reproches. Il l'écoute avec attention et respect surtout quand Pierre lui parle de la Seconde Guerre mondiale et de ses désastreuses conséquences.

Au fil des heures, Frédéric revoit sous une angulation diverse, ses certitudes supposées. La famille dont



il était fier est la plus grande des déceptions. Celle où il croyait trouver ses racines, est « *le lieu de la non-parole* »<sup>57</sup>, de la séparation, de l'indifférence et, pis, du mensonge. Ses parents, en fait, ont toujours maintenu un silence complice et coupable à l'égard de leur divorce inattendu. Au fond de leur décision la seule préoccupation qui était aussi leur obsession, était qu'ils voulaient « *protéger les deux fils* »<sup>222</sup>. Conséquences néfastes pour le petit, un long déficit de vérité et une existence marquée par des continus va-et-vient singuliers et à la longue insupportables. Frédéric et son frère aîné Charles sont régulièrement cahotés d'un immense et luxueux appartement sur l'avenue Henri-Martin à un petit deux pièces rue Monsieur le Prince, sans que personne ne leur donne des explications. La séparation des parents avait rendu Frédéric double. Chez son père, il y avait « *une solitude joyeuse* »<sup>211</sup>. Il y rencontrait beaucoup de monde célèbre et d'enfants sans noms. Il avait la possibilité d'écouter de la bonne musique rapportée de New York. Chez sa mère, il y avait une ambiance plus chaleureuse, plus vraie mais plus rigoureuse.

C'est une période de non-vie qui va provoquer des blessures dans sa conscience de garçon face à l'inconnu et d'adulte, ensuite, face au difficile et transversal monde des relations. Et si, depuis plus de vingt ans, pour Frédéric ce qui compte c'est la jouissance, la possibilité de se rencontrer un lundi soir devant le café pour combattre la solitude, l'ennui et le froid, c'est parce qu'il apprend que sa vie est sans fond et sans émotions vraies. Il ne trouve rien de son enfance protégée, de son enfance heureuse. Car il a grandi « *dans un univers clos, un ghetto de confort* »<sup>118</sup> où il a cru être heureux.

Maintenant qu'il est enfermé « *dans un cachot humide et gelé sans ouvertures* »<sup>218</sup>, sans un livre, ni une plume pour écrire et s'évader, sans sa chatte, une odeur de sueur insupportable à respirer, un vacarme étouffant et continu venant des autres cellules voisines, « l'homme-caméléon » qu'il est devenu connaît la crise, la douleur et la torture mentale. Deux semaines après sa libération il marche avec Chloé sur les rochers de la plage de Cénitz. Il enseigne à sa fille comment lancer un caillou afin qu'il rebondisse sur l'eau. Il répète involontairement le même geste que son Bon Papa. C'est alors qu'il comprend qu'il faut cultiver avec régularité sa mémoire et rechercher cette authenticité que la détention même si provisoire avait fortement offusquée.

## ■ ■ Prof. Raphaël Frangione

\* Les numéros en rouge renvoient à l'édition Grasset du texte de Frédéric BEIGBEDER.

---